



C'est... c'est mon chien. — Page 159, col. 1.

En apprenant la nouvelle du changement survenu dans mon sort, la bonne cousine se mit à pleurer : ce n'est pas, disait-elle, que tu fusses bien heureux chez Jérôme, mon pauvre enfant ; mais enfin il était ton oncle ; un jour peut-être il aurait fini par te prendre en amitié. Si ce nouveau maître que tu vas trouver est aussi un méchant homme, comment seras-tu traité et quelles ressources auras-tu à Moulins, où tu ne connais personne ? On peut souffrir d'un parent, vois-tu ; mais d'un étranger, c'est bien différent.

Les réflexions de Catherine, qui, dans le chagrin que lui causait mon départ, voyait tout en noir, faisaient sur moi beaucoup plus d'impression qu'elle ne dut le penser alors ; car si je m'occupai de dissiper ses craintes et de la consoler, je n'en sentis pas moins s'augmenter la répugnance que j'éprouvais déjà à m'enterrer dans le pensionnat du *monsieur du Moulins*, comme l'appelait l'excellente fille. Ce qui se passait intérieurement en moi, ne m'empêcha pourtant pas de lui présenter mon avenir sous le jour le plus riant ; car il m'eût été trop cruel de la laisser dans l'affliction : Sois tranquille, sois tranquille, cousine, lui disais-je. Quelque chose me dit que je ferai fortune ; et quand j'aurai un chez moi à Moulins ou ailleurs, tu viendras me rejoindre, nous vivrons ensemble ; oui, cousine, sois bien sûre qu'un jour nous vivrons ensemble. — En attendant tu pars, répondait-elle ; et nous nous embrassions en fondant en larmes tous les deux. Je passai avec elle plus de deux heures, pendant lesquelles, grâce à cette confiance de mon avenir, je lui montrai d'autant plus franchement que, sans savoir pourquoi, cette confiance était en moi, je parvins à la rendre, sinon contente, au moins fort calme. Je lui parlai alors de madame Leblanc, à qui, pour le dire en passant, j'avais fort peu pensé depuis la veille. Je lui racontai comment tout s'était passé entre cette dame, mon oncle et moi. Catherine levait les yeux au ciel en traitant madame Leblanc de déhontée, et comme elle remerciait Dieu d'avoir protégé mon innocence, je ne pus me dissi-

muler un assez vif regret que le secours eût été si prompt. Enfin, après avoir promis à cette chère cousine de lui écrire souvent, après l'avoir embrassée cent fois, je me séparai du seul être dont l'intérêt allait me suivre dans cette route épineuse qu'on appelle la vie.

Un autre ami pourtant m'attendait à la porte de ma cousine. C'était Médor, le chien de mon oncle. Ce bon animal était toléré dans la maison, parce que la nuit il faisait bon guet. Comme Marguerite le nourrissait à peine, je partageais tous les matins mon pain avec lui, ce qui l'avait attaché à moi au point qu'il me suivait habituellement quand je partais pour donner mes leçons. Il m'attendait devant la maison de chaque écolier où je n'aurais osé l'introduire (vu que, par suite de son penchant à se rouler dans les ruisseaux et dans les mares, Médor était souvent crotté), et il reprenait sa course avec moi, ne rentrant chez mon oncle que lorsque j'y rentrais. Comme le jour dont je parle il ne s'agissait plus de parcourir les rues de Paray-le-Monial, je vis avec peine, quand j'eus fait près d'une demi-lieue sur la grande route, que Médor, en dépit de tous mes efforts pour le renvoyer chez lui, revenait et me suivait toujours. Ne pouvant réussir à le faire retourner, je finis par le menacer de mon bâton ; alors le pauvre animal se coucha à mes pieds, me regarda avec tendresse et parut résigné à tout. Je n'y tins pas : Viens, lui dis-je, en m'asseyant près de lui ; viens, je suis un ingrat. Quel autre que toi m'a donc jamais caressé ? Vais-je trouver des êtres qui m'aiment, pour dédaigner celui qui me suit ? Viens, nous mangions notre pain ensemble, nous le mangerons toujours, mon bon Médor. Je crois qu'il m'entendit ; car il me témoigna sa reconnaissance par tous les moyens que la nature avait mis en son pouvoir.

Pendant qu'il me léchait les pieds et les mains, je réfléchissais profondément. Hélas ! pensais-je, ce chien est plus heureux que moi. Il peut du moins choisir son maître, tandis que, sous peine de mourir de faim, il me faut aller en trouver un

chez lequel peut-être je serai plus malheureux que je l'ai encore été jusqu'ici. Cet ami de mon oncle lui ressemble, sans doute, il me sait pauvre, il me traitera sans égards. Il exigera, d'ailleurs, tout mon temps ; ma journée entière va se passer dans une classe, avec des bambins. Plus de lecture, plus de déclamation ; Médor à l'attache serait encore plus libre que je ne vais l'être... Eh ! pourquoi me mettre à l'attache ? pourquoi aller volontairement prendre ma chaîne ? m'écriai-je. Mon cœur battit avec violence. J'entrevis le ciel ouvert, j'entrevis le premier bien de l'homme : la liberté. Mes idées furent d'abord confuses sur les moyens que j'emploierais pour parvenir à vivre indépendant ; mais d'abord je possédais quatre louis, et quatre louis me semblaient une fortune qui ne devait pas s'épuiser de longtemps. Ensuite je donnerais des leçons selon mon bon plaisir ; n'étais-je pas plus fort sur le latin, l'histoire, la géographie, que l'était vraisemblablement le pédagogue de Moulins ? Ne pouvais-je devenir auteur ? me faire comédien ? Auteur ! comédien ! Et la corde sensible vibrait. La crainte de la colère où serait mon oncle, en apprenant ma désobéissance, me faisait transir, à la vérité ; mais mon oncle, en me signifiant que je ne devais plus compter sur lui en aucune manière, me rendait nécessairement le choix des moyens de pourvoir à mon existence. Abandonné par lui, j'étais libre, entièrement libre. Je n'eus pas plutôt acquis cette conviction, que je me levai dans une sorte de transport. Je déchirai la lettre que je devais porter à Moulins. Le vent en dispersa bientôt les morceaux : Viens, Médor, m'écriai-je. Nous allons à Rome, à Paris, à Moscou, partout où il nous plaira d'aller. Le cœur rempli d'une joie qui tenait du délire, je me mis à marcher, mon paquet sur l'épaule, d'un pas si rapide, que je fis, je crois, six lieues dans les deux premières heures ; mais je fus bientôt obligé de ralentir le pas et de me reposer à plusieurs reprises sur la route. N'ayant jamais entrepris de plus long voyage que celui de Paray-le-Monial à Soligny, la fatigue ne tarda pas à se